

ANALYSES D'OUVRAGES

Sterba (R.-F.). — « Réminiscences d'un psychanalyste viennois. » Tr. fr. par B. Bost. Toulouse, Privat, 1986, 172 pages.

Richard-F. Sterba a eu la chance d'être psychanalyste à Vienne, au temps de Freud. Il a exercé jusqu'en 1939, année où il quitte l'Autriche pour aller s'installer aux U.S.A. où il fait paraître son ouvrage majeur, « La théorie de la libido » (1942). Son témoignage recouvre ici la période 1924-1938 : ses débuts comme analysant du Dr Hitschmann, puis sa fréquentation assidue des réunions de la Société Psychanalytique présidée par le maître lui-même, sa participation aux grands congrès (à partir de celui de Salzbourg en 1924), l'influence croissante de la psychanalyse sur le monde médical, et ses contestations. Il s'agit le plus souvent d'évocations sous la forme de reportage des événements. Les grands débats théoriques ne sont qu'entrevus. Mais le but de l'auteur était sans doute surtout d'évoquer cette vie viennoise autour de S. Freud et de ses élèves. Et il l'a parfaitement atteint, d'autant plus que son livre est truffé de reproductions photographiques originales, et se termine par une vingtaine de caricatures dessinées à ce fameux congrès de Salzbourg par Olga Székely Kovas et Robert Berény. Elles étaient parues dans « Karikaturen » (Internationaler Psychanalytischer Verlag, Leipzig) en 1924, et représentent tous les grands pionniers, d'August Aichhorn à Robert Waelder.

Un document sur l'histoire de la psychanalyse, à ne pas manquer.

J. Postel.

Jarry (A.) et Coll. — « Un siècle de recherches freudiennes », 1885/1886-1985/1986. Textes du colloque tenu les 22 et 23 février 1986 au Centre Georges-Pompidou à Paris. Toulouse, Érès, 1986, 152 pages.

L'histoire de la psychanalyse en France fait toujours recette. Ses origines viennoises, la concurrence que lui opposait une science « à la française », autour de Pierre Janet, faisaient obstacle à sa pénétration, aussi bien sur le plan clinique que dans le domaine des idées. Pourtant, Freud avait rencontré à Paris une part de son inspiration quand il avait suivi, durant l'hiver 1885-1886, les « leçons » de Charcot à la Salpêtrière. On sait que la situation se renversa après la seconde guerre mondiale. La psychanalyse devint en France un phénomène culturel, au point d'être mêlée, dans les années 50, au mouvement structuraliste, jusqu'au jour où Lacan, en partie responsable de cette collusion, prit soin de la dénoncer. Mais les implications de l'inconscient dans le champ diversifié des sciences humaines n'ont cessé, depuis lors, de retenir l'attention des chercheurs, conduits à renouer avec une préoccupation majeure de Freud. C'est à ce point d'articulation que fut organisé, au Centre Georges-Pompidou, dans le cadre de l'exposition « Vienne 1800-1938 », le colloque : « Un siècle de recherches freudiennes, les 22 et 23 février 1986. Le livre qui en est résulté en a gardé la perspective : c'est celle même où l'association E.F.E.R.S. (« Expérience Freudienne et Recherche Scientifique ») entend, de façon générale,

inscrire son travail, consciente de l'impossibilité de mettre en relation la psychanalyse (comme corps et doctrine) et la science (constituée), mais soucieuse de nouer l'expérience freudienne et la démarche de la recherche. C'est pourquoi les titres des quatre parties de ce recueil sont les suivants : « Expériences et Sciences bio-neuro-médicales » ; « Expérience freudienne et Arts et Lettres » ; « Expérience freudienne : Expériences publiques de la psychanalyse » ; « Expérience freudienne : Clinique et théorie ». Une introduction historique d'Élisabeth Roudinesco précède cet ensemble d'une grande qualité où se distingue en particulier un article de l'écrivain Jean-Louis Baudry sur l'étude de la Gradiva de Jensen.

J. Postel.

Cocks (G.). — « La psychothérapie sous le III^e Reich. » Tr. fr. par C. Rousseau — Davenet et J.-L. Roy, Paris, Les Belles Lettres, 1987, 444 pages.

Après plus de trente ans d'un refoulement complet, le voile du silence commence à se lever sur l'histoire de la psychanalyse et de la psychothérapie en Allemagne et en Autriche sous le régime nazi. Depuis quelques années, les historiens se penchent enfin sur ces années sombres ou « brunes », interrogeant les derniers témoins, et surtout retrouvant les nombreuses archives que l'administration allemande a su heureusement conserver (et à ce sujet, on est étonné de voir avec quel soin les plus criminels des nazis s'efforçaient de conserver soigneusement les traces de leurs forfaits).

Avec ce livre centré sur « L'Institut Göring » (c'est son sous-titre), c'est toute l'histoire de la psychothérapie allemande de 1933 à 1945, et de la récupération (et non pas anéantissement) de la psychanalyse par le Pr Göring et son fameux « Institut », qui est étudiée d'une manière très approfondie grâce à de nombreux documents jusque-là inédits. Les nazis, malgré leur haine des juifs, n'eurent pas, semble-t-il, une position systématiquement opposée à la psychanalyse. Beaucoup pensaient comme Franz Wirz, délégué du parti nazi aux affaires universitaires, que « la théorie et la pratique freudiennes constituaient une part trop importante de la nouvelle médecine psychologique pour être écartée... » (page 24). Le même Wirz, s'opposant aux critiques de la psychanalyse par certains de ses amis, disait souvent à ces derniers : « Nous savons tous que la réaction de Bordet-Wassermann fut découverte par un juif. Mais personne, en Allemagne, ne serait assez stupide pour ne pas utiliser cette réaction. » Il y avait aussi, aux origines de la psychanalyse, un grand intérêt pour la philosophie naturaliste romantique allemande (Schelling) et pour cette première psychiatrie « romantique » ramenant à des idéaux qui ne laissaient pas indifférents certains adeptes d'Hitler. Et le paradoxe sera donc, c'est du moins ce que cherche à nous démontrer ce livre s'opposant à bien des idées reçues, de voir la profession de psychothérapeute, sous le régime nazi, atteindre « à un statut professionnel et à une capacité de pratique jamais vus auparavant et depuis inégalés en Allemagne ».

L'auteur va nous montrer comment, malgré les divergences professionnelles et le délabrement moral qui régnaient dans l'Allemagne d'Hitler, ou plutôt à cause de ceux-ci, les psychothérapeutes transformèrent la menace qui pesait sur leur profession en opportunité de développement : « L'histoire de la psychothérapie sous le III^e Reich n'est pas le récit des progrès d'une théorie sophistiquée ni du soulagement

de la souffrance mentale, mais plutôt d'un accommodement ambigu, tant du point de vue moral qu'intellectuel, avec les pouvoirs établis de l'Allemagne nazie, au niveau collectif et individuel, dans la quête d'un statut institutionnel et professionnel. » Et, bien entendu, le principal défenseur de la pratique et du développement de la psychothérapie sera le psychologue Matthias Henrich Göring, cousin du maréchal Hermann Göring. Sous la protection de ce nom, les psychologues furent à même d'établir à Berlin un institut autonome, « financé par le Front allemand du Travail, la Luftwaffe et le Conseil de recherche du Reich ». Bien que l'Institut Göring n'ait guère survécu à l'effondrement du III^e Reich, son existence maintint en Europe centrale les tendances théoriques prédominantes de la psychologie médicale du XX^e siècle, et tout particulièrement cette branche qui reprenait l'approche psychodynamique introduite par Freud et son école. En précisant les conditions qui permirent à la psychothérapie de se développer en tant que profession pendant cette période, G. Cocks traite également de questions plus larges, comme celle du traitement des maladies mentales, reflet d'une culture dans son ensemble, ou de la façon dont la psychothérapie peut modifier profondément la relation du patient à la société. En outre, son livre étudie les différences entre psychanalyse et psychothérapie, expliquant pourquoi cette dernière a pu se développer, tandis que la première, dans sa forme orthodoxe, était considérée, parce que « juive », comme risquant de s'opposer au contrôle de l'individu par l'État, contrôle que devaient assumer les psychologues en échange de la reconnaissance de leur statut par l'État nazi. Cet ouvrage nous montre à quel point cette histoire n'était pas simple. Elle se faisait, ici comme ailleurs, à coup de compromissions, d'arrivisme, d'horreurs et parfois d'héroïsme, que reconstruit minutieusement le livre de Geoffrey Cocks. Histoire à méditer d'une reconnaissance officielle de la psychothérapie. Mais non de la psychanalyse, il faut le répéter, pour que ne soit pas versée au crédit du médiocre Institut Göring quelque survivance de la découverte de Freud en terre nazie, à l'époque d'Auschwitz et du génocide des juifs d'Europe. Histoire à méditer également, à notre niveau et à notre époque, où la recherche d'un statut, d'une reconnaissance par l'État, de la qualité de psychologue ou de psychanalyste, ne se fait jamais sans le risque de devenir un agent de contrôle social et d'application de normes psychiques définies par ceux-là mêmes qui auraient le pouvoir de « qualifier » et de « rémunérer ».

J. Postel.

Szaluta (J.). — « La psychohistoire ». Paris, P.U.F., 1987, 126 pages. Coll. « Que sais-je ? », n° 2325.

Alors que toute « psychologisation » de l'histoire était autrefois traitée avec mépris et dérision par les historiens marxistes ou structuralistes, la psychohistoire est maintenant très à la mode : depuis quinze ans aux U.S.A., et depuis peu chez nous. C'est ce que nous montre ce petit ouvrage d'initiation qui aborde en même temps les aspects théoriques et pratiques de ce champ interdisciplinaire. La présentation de la théorie psychanalytique très utilisée dans ce champ nous rappelle les contributions fondamentales apportées par Freud ainsi que les développements post-freudiens. Un autre trait original de cette étude (car la psychohistoire reste soumise à controverse)

réside dans le fait qu'elle présente le pour et le contre sur le sujet, mettant ainsi d'autant plus en relief l'importance de cette discipline. L'ouvrage insiste tout particulièrement sur la façon dont la psychohistoire diffère de l'histoire traditionnelle et approfondit l'étude de l'individu, de la famille et du groupe. Ce livre démontre ainsi comment la psychohistoire transforme l'étude de l'histoire et ouvre des possibilités intéressantes qui devraient nous conduire à des recherches nouvelles fructueuses. Ceci dit, il faut se méfier d'un réductionnisme psychologisant et de ces « psychanalyses rétrospectives » où l'acteur de l'histoire serait couché sur le divan du psychohistorien, divan qui ne serait parfois qu'un nouveau lit de Procuste.

J. Postel.

Saint-Geours (Yonne), Sainte-Fare Garnot (P. Nicolas) et Simon-Dhouailly (Nadine). — « Musée de l'Assistance Publique. » Ouvrage 195 pages, 17 × 22, 1987, Iconographie, noir et couleurs, 47, quai de la Tournelle, 75006 Paris.

Voici la deuxième édition du catalogue du Musée de l'Assistance Publique établi par ses conservateurs. Catalogue est un mot impropre, on trouve la description des objets présentés dans les belles salles claires et aérées de l'hôtel de Miramion mais, en réalité, il s'agit d'un guide à travers les activités charitables de Paris : rôle de l'Église, les Enfants trouvés, les Marginaux ; on passe de la charité à la bienfaisance et à l'organisation moderne des soins dispensés aux malades et aux infortunés ; on trouve ou retrouve les portraits des personnalités de la Charité ou de la Médecine, on approche le matériel des pharmaciens et les instruments médicaux ayant servi dans le passé, et bien d'autres choses.

L'édition de 1981 avait 182 pages, celle de 1987 en a 13 de plus ; il y avait 432 descriptions, il y en a 478 ; il y avait 66 clichés en noir, il y en a 87, dont 12 en couleurs pleine page. On est charmé et instruit.

Il faut donc féliciter une fois encore leurs auteurs et les remercier de leurs efforts et de leur érudition, ce que nous faisons avec beaucoup de plaisir.

P. Durel.

« Histoire de la Médecine navale et d'Outre-Mer », VIII^e cahier des séminaires du musée de la Marine (1986-1987) rassemblés sous la direction du médecin-général-inspecteur P.-M. Niaussat. Un vol. 250 pages (dactylo). Musée de la Marine, Palais de Chaillot, place du Trocadéro, 75016 Paris.

Comme les années précédentes, voici les résumés des conférences données au musée de la Marine à l'initiative du médecin-général-inspecteur Niaussat.

Il fut dit que la direction de ces séminaires auraient dû suivre un programme thématique. Bien sûr, mais c'eut été leur enlever leur qualité spontanée et anecdotique qui les rendent si vivantes. Cette année, nous trouvons :

— Par le Dr Daniel Goett, l'histoire des hauts et des bas de la vie médicale à la petite île de Sein, isolée du continent par le redoutable raz de Sein, mer de nombreux naufrages et où survivent des pêcheurs démunis de l'essentiel. Cependant, l'aide vient

— avec irrégularité — du continent, mettant souvent à contribution les médecins de la Marine dont l'auteur cite les noms et décrit l'activité. On est surpris que, malgré l'isolement de l'île, ils aient à lutter contre choléra, rougeole, variole, paludisme (?), tuberculose, mais... pas de syphilis. D. Goett rappelle que cent cinquante Sénans répondirent à l'appel du général de Gaulle en 1940 mais ne semble pas savoir qu'une minuscule place du XIV^e arrondissement en prolonge le souvenir.

— Par le pharmacien-général Badré sont évoqués les problèmes de la vie sur (ou dans) les sous-marins modernes. On imagine que ceux-ci sont d'ordre divers : matériels, techniques et, doit-on dire, socio-psychologiques pour ces embarqués — tous volontaires — lors des missions silencieuses durant de longues semaines ; il en vient un sentiment d'admiration et de reconnaissance.

— Par Mlle l'ingénieur Anne Kroell qui étudie le destin d'une escadre décimée par les maladies — scorbut et autres — dans le golfe du Bengale en 1698.

— Par le médecin-général-inspecteur Niaussat : la mort héroïque du grand mandarin Phan-Than-Gianh. Récit émouvant de la mort tragique de cette haute personnalité morale. Pour mettre fin à des guérillas incessantes, la France se préparait à occuper les provinces de l'ouest de la Cochinchine dont Phan-Than-Gianh était vice-roi. Pour éviter les effusions de sang, le vice-roi remis lui-même ces provinces à l'autorité française et ceci lui est reproché par les autres mandarins. Son honneur se trouvant ainsi en cause, il se suicide en absorbant un mélange d'opium et de vinaigre (l'acide acétique, irritant, potentialise l'action de l'opium).

Le médecin-major Émile Le Coniat, avec beaucoup de dévouement, essaye, mais sans succès, d'éviter la mort de cet homme d'honneur.

— Le médecin-général-inspecteur Niaussat décrit l'histoire de l'ichtyotoxisme avec son érudition habituelle. Le danger de l'ingestion de certains poissons était connu dès la cinquième dynastie pharaonienne (2700 av. J.-C.), le Deutéronome énonce : « Vous ne mangerez pas les poissons qui n'ont ni mangeoires ni écailles. » Or, les murènes — toxiques — n'ont pas d'écailles.

Les Chinois, dès les dynasties Tang et Song, évoquent le danger du poisson-ballon et des murènes. Henri Beauclerc, fils de Guillaume le Conquérant, est mort après avoir mangé un plat de lamproies, en 1135. Ce sont là des exemples d'ichtyotoxisme, mais l'ichtyotoxisme est plus connu (intoxications par le frai d'esturgeons, de saumons, de brochets).

Le foie de poissons se chargeant de toxines planctoniques — certaines espèces de sardines, d'harengs et même de requins (et d'ours polaires) — peuvent déclencher des accidents fort graves, voire mortels.

L'intoxication par les « poissons qui se gonflent », les tétrodons, est connue depuis longtemps, elle est gravissime : une mort sur deux en l'absence de traitement. Les Japonais les appellent « Fugu », l'intoxication représente 60 % des intoxications alimentaires au Japon et 50 % de celles qui sont mortelles ; le Fugu a même été utilisé à des fins criminelles ou, plus souvent encore, à des suicides.

Dans le Pacifique sud tropical, mais aussi aux Antilles, on rencontre des intoxications par ingestion de mollusques ou de certains poissons qui se nourrissent de phytoplancton hébergeant un dinoflagellé maintenant identifié ; cette intoxication, entraînant une polynévrite, du prurit et une asthénie intense s'appelle la *ciguatera*.

— M. Cauna de Ladevie étudie, d'après les rapports envoyés au propriétaire par le gérant, l'état sanitaire des esclaves d'une plantation située aux portes de Port-au-Prince, au XVIII^e siècle. Cette sucrerie est gérée avec plus d'humanité qu'on pourrait le penser : des congés de maternité sont accordés avec une certaine largesse, les enfants sont nourris à midi à la grand-case.

La mortalité infantile est grande cependant, surtout par tétanos ombilical dû à l'ignorance des sages-femmes. Le scorbut, la tuberculose, les pleurésies, la dysenterie existent, mais aussi la variole et la variolisation est instituée systématiquement en 1780 — avant la France.

— Le médecin-général-inspecteur Niaussat et le médecin-général Merle retracent la vie du médecin-général Charles Grall (1851-1924) et l'établissement de l'hôpital qui, à Saïgon, porte son nom. Charles Grall servit dans trois corps de santé : Marine, Colonies et Troupes coloniales, et un peu partout dans le monde. Curieusement, il ne fit que deux courts séjours en Cochinchine et à Saïgon, et si son nom a été donné au groupe hospitalier construit par les Français à Saïgon, c'est que les travaux de Grall en médecine des pays chauds (choléra, dysenteries, paludisme), en hygiène, en épidémiologie, lui avaient donné une renommée de premier plan. L'hôpital existe toujours et les autorités vietnamiennes ont demandé au médecin-général Merle d'en conserver la direction et d'en assurer le fonctionnement.

— Le médecin-général-inspecteur Niaussat change de sujet pour parler d'une collaboration inattendue : celle d'un jeune chirurgien de la Marine impériale parfaitement inconnu, Auguste Fouquet, avec le célèbre neurologue et anthropologiste Paul Broca, de 1863 à 1870. Broca recherchait des informations sur l'ethno-anthropologie des peuples lointains, le père de Fouquet, le Dr Alfred Fouquet, était une personnalité en archéologie bretonne ; il poussa son fils à se proposer à Broca, et c'est ainsi qu'Auguste Fouquet contribua — à sa mesure — aux travaux du fondateur de la Société française d'Anthropologie.

— Enfin, le médecin en chef P. Sacré éclaire d'un jour particulière les circonstances de la mort de l'amiral Nelson. Malgré le prestige que lui avaient donné ses victoires navales, Nelson souffrait de la réprobation de ses contemporains à cause de sa liaison avec lady Hamilton, et l'auteur avance qu'il négligea les précautions qu'aurait dû prendre un chef d'escadre. Devenu hypochondriaque, il ne fit rien pour ne pas être une cible pour le tireur inconnu du « Redoutable ».

P. Durel.

Salf (Éric). — «Un anatomiste et philosophe français, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), père de la tératologie morphologique et de l'embryologie expérimentale.» Thèse méd., Lyon I (Université Claude-Bernard), 1986, 2 tomes, 510 pages, pl.

Cette synthèse remarquable apporte une documentation insoupçonnée qui nous fait connaître, comme cela n'avait jamais été fait, la vie et l'œuvre d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire.

Le tome premier, plus particulièrement consacré à la biographie du savant à travers ses écrits, débute par une recherche généalogique inédite, fruit du dépouille-

ment des archives de la famille mises à disposition par le dernier descendant, M. Gérard Geoffroy Saint-Hilaire. L'auteur nous montre ensuite, sous un jour nouveau, toutes les péripéties anecdotiques de la vie d'Étienne en prise avec son temps (massacre de septembre 1793, expédition d'Égypte), mais aussi la démarche de sa pensée à travers son œuvre. Il souligne l'importance de ses idées novatrices dans la conception d'une science de « Classification » qui deviendra Zoologie, basée sur l'Anatomie, mais aussi en faisant appel à l'Anatomie comparée avant la lettre, car Étienne Geoffroy Saint-Hilaire a vécu dans l'ombre de Cuvier comme, cinquante ans plus tôt, Daubenton avait vécu dans l'ombre de Buffon. Ce sont eux qui ont véritablement conçu l'Anatomie comparée que Georges Cuvier portera au summum de la gloire. De son côté, Étienne alla beaucoup plus loin en prenant en compte l'embryologie, cette science toute nouvelle à l'époque, qui lui apporte la confirmation de ses idées originales et lui permet d'énoncer quelques principes fondamentaux de l'organisation des vertébrés, en définissant l'unité de plan d'organisation et démontrant les inégalités dans le développement. La partie biographique est d'une lecture très agréable que l'on reçoit comme un véritable roman historique. Par exemple, le récit passionnant de « l'expédition d'Égypte (1798-1801) » nous montre le jeune savant qui, tout nouvellement nommé au Muséum, quitte ses recherches pour une aventure lointaine, et quelle aventure, en proie avec les difficultés quotidiennes d'une campagne militaire et ses responsabilités humaines. C'est un véritable reportage pris sur le vif avec les affres de la guerre et les satisfactions du scientifique dans ses nouvelles découvertes. C'est ensuite le voyage en Espagne et au Portugal (1808), voyage peu connu, qui, à l'insu des Anglais, lui a permis de ramener, non sans mal, au Muséum, de riches collections d'histoire naturelle. C'est ensuite la période de la « Philosophie anatomique » (1816-1824). Il définit la théorie des analogies et pose les principes des connexions, des affinités sélectives et du balancement des organes. Le 5 avril 1830, il s'oppose à Cuvier devant l'Institut. L'idée d'évolution est entrée ce jour-là dans les sciences. Ces épisodes de profonde réflexion furent interrompus en 1827 par l'histoire du voyage de la Girafe offerte au Roi Charles X par le sultan d'Égypte, qu'il ramena à pied de Marseille au Jardin des Plantes. En annexe est jointe, pour être complet sur la famille des Geoffroy Saint-Hilaire, une courte biographie d'Isidore et d'Albert, personnages rarement évoqués jusqu'à présent.

Dans le second tome, la tératologie est une belle illustration de la démarche intellectuelle d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, mettant en exergue toute l'importance de la « Classification » dans le phénomène tératologique, grâce à cette notion des affinités qui avait si bien réussi à la zoologie depuis le milieu du XVIII^e siècle avec Linné. Sa classification des monstres demeure encore valable, malgré tous les progrès de nos sciences modernes, grâce à l'embryologie qui lui sert de fil conducteur et vérifie les lois sur l'organisation générale du monde animal. L'Anatomie comparée lui sert de guide dans l'explication des anomalies chez l'homme qui correspondent à des états normaux chez d'autres vertébrés. Ceci amène Étienne Geoffroy Saint-Hilaire au concept de répétition des faits de l'Anatomie comparée, idée que reprendra, cinquante ans plus tard, Van Baer dans sa loi de récapitulation de la phylogenèse dans l'ontogenèse. Il est encore novateur dans sa conception, avant Owen, des homologies, véritable « fil d'Ariane » dans la compréhension de l'évolution. C'est enfin encore un précurseur lorsqu'il pose les bases d'une embryologie expérimentale.

Ce grand savant, bien que non médecin, a beaucoup fait pour apporter à la Médecine des idées neuves en créant la tératologie humaine, œuvre d'un naturaliste qui envisagea la Science des Monstres non seulement d'un point de vue descriptif, mais aussi sous l'angle de la méthode expérimentale appliquée à l'embryologie.

Roger Saban.

Jagailoux (Serge). — «La médicalisation de l'Égypte au XIX^e siècle.» Paris, Éditions «Recherches sur les civilisations», A.D.P.F. (9, rue Anatole-de-La-Forge, 75017 Paris. Tél. : 42 27 32 97), 1986, 21 × 29,7, 342 p., ill.

Les Éditions de l'Association pour la diffusion de la pensée française viennent de faire paraître un très bel ouvrage de Serge Jagailoux, en prolongement de sa thèse de Doctorat d'État soutenue sous la présidence de Pierre Chaunu, membre de l'Institut. Celui-ci, dans sa préface, souligne la part capitale prise au cours du XIX^e siècle par le «tutorat européen» dans la médicalisation «de ce pays fascinant» qu'est l'Égypte «au cœur d'une des plus longues mémoires humaines». Une introduction nous montre d'abord les constantes que présentait alors la vie quotidienne, et met aussi en lumière la lente évolution socio-économique, avec les conséquences sanitaires qui en découlent. La médecine traditionnelle, héritière déchue d'un splendide passé arabe classique, prend également sa source dans une tradition populaire remontant à l'antiquité, avec ses deux origines islamique et copte. Mais la multiplicité des classes sociales s'appuyant sur le passé, turcs, arabes, bédouins, fellahs ou citadins, musulmans, chrétiens ou coptes, juifs aussi, donne une trame compliquée à ce tissu où s'entremêlent des centaines de communautés évoluant rapidement. L'expédition française apporte en fait dans ses fourgons les premiers praticiens occidentaux, mais sa brièveté explique le peu de portée de son œuvre. Sous Mohammed Ali (1805-1849), la situation va évoluer, Clot Bey, venu de France, crée en particulier le Service de Santé militaire, l'École de médecine et des enseignements paramédicaux, enfin divers organismes de lutte contre les épidémies, bien qu'il ne soit pas lui-même «contagionniste». Quelle que soit l'efficacité réelle de son œuvre, il faut lui rendre un juste hommage.

La plus longue partie de ce livre est pourtant consacrée à la difficile histoire épidémiologique de l'Égypte au XIX^e siècle, et la peste, le choléra, la variole n'en sont pas les seuls fléaux : le typhus, la typhoïde, la rougeole et la grippe entre autres règnent encore dangereusement. Mais aussi les maladies non épidémiques, la tuberculose, la syphilis, la lèpre, la rage, le tétanos sont des causes de mort fréquentes. Enfin, le large domaine des parasitoses a un impact considérable, de même que celui des carences. Une telle et si brève énumération montre l'intérêt capital de ce livre.

M. Valentin.

Imprimerie des Orphelins d'Auteuil
Lycée d'Enseignement Professionnel Privé
40, rue La Fontaine, Paris-16^e

Dépôt légal : 4^e trimestre 1987
Commission paritaire : 56302
ISSN : 0440-8888

Gérant : Pierre Durel